

"Les Années algériennes"

Co-production INA/A2 © Ina

[Benjamin Stora : "Décloisonner les mémoires autour de la guerre d'Algérie"
Depuis quarante ans, la société française tente de panser la vieille blessure que demeure la guerre l'Algérie. Historien, auteur du documentaire "Les Années algériennes", Benjamin Stora analyse le phénomène. [Le sentiment d'absence d'images - 5'41"]

[Le phénomène d'autocensure - 2'11"]

La guerre d'Algérie reste-t-elle, encore aujourd'hui, un sujet tabou ?

Certainement pas ! Il suffit d'ouvrir un journal ou d'allumer la télévision pour constater que l'on parle tout le temps de la guerre d'Algérie. Il ne se passe pas une semaine sans que la guerre d'Algérie ne revienne dans l'actualité, au travers de témoignages de personnes torturées, de manifestations, des enfants de Harkis, de revendications de soldats qui se sentent lésés par la non-reconnaissance de cette guerre. Depuis quarante ans, la guerre d'Algérie n'a jamais cessé de focaliser des revendications dans la société française. Il y a un foisonnement d'images et de textes sur le sujet. J'ai pu recenser environ 3000 ouvrages en français sur la guerre d'Algérie. Le sujet a également inspiré nombre de cinéastes : on peut citer des films comme "Les Centurions" de Mark Robson (1965), "La Bataille d'Alger" de Gillo Pontecorvo (1966), "Avoir vingt ans dans les Aurès" de René Vautier (1972), "R.A.S" d'Yves Boisset (1973), "L'Honneur d'un capitaine", de Pierre Schoendoerffer (1982), "Le Petit soldat" de Godard (1963), "Adieu Philippine" de Jacques Rozier (1963), "L'Insoumis" d'Alain Cavalier (1964) avec Alain Delon . Il y a plus d'une trentaine de films français sur la guerre d'Algérie.

Tous ces films et tous ces textes ont-ils permis d'exorciser le souvenir douloureux de cette guerre ?

Non, je ne pense pas. Il ne suffit pas de faire des films ou d'écrire des livres pour évacuer les passages douloureux de l'Histoire : c'est plus compliqué que cela. Le problème de tous les films qui ont été réalisés depuis la fin de la guerre d'Algérie, c'est qu'ils ont été faits pour des publics qui ne se mélangent jamais. On peut voir des films pour les pieds-noirs, des films pour les Algériens, ou pour les Harkis. Mais il n'y a pas de vision d'ensemble. De ce fait, les mémoires ne se mélangent pas : quand on réalise un film, c'est un film pour soi-même ou sa propre "communauté". Cela crée un perpétuel sentiment d'absence, qui vient du fait de la non-rencontre des mémoires. Il n'y a pas d'Histoire de la guerre d'Algérie, il n'y a qu'une multitude d'histoires et de trajectoires personnelles. Chacun estimant l'avoir vécue de manière singulière, toute tentative d'embrasser la guerre d'Algérie de manière globale est immédiatement rejetée par les protagonistes.

La solution à ce sentiment de vide ne réside-t-elle pas dans la reconnaissance officielle de cette guerre par l'Etat français ?

En effet, je crois que depuis juin 1999, un premier seuil a été franchi avec la reconnaissance officielle par l'Assemblée nationale de la guerre d'Algérie (un texte a été adopté pour reconnaître le nom de "guerre" à ce que l'on qualifiait jusqu'alors pudiquement "d' événements"). Un deuxième seuil a pu être franchi avec l'ouverture des archives. Elles étaient fermées en raison de la loi des trente ans et des dérogations impossibles à avoir.

Depuis deux ans, l'exploitation des archives a permis à de nombreuses publications de voir le jour, notamment à celle, particulièrement exhaustive, de Jean-Charles Jauffret : "La guerre d'Algérie par les documents". Enfin, un

dernier cap important a été franchi avec l'inscription de la guerre d'Algérie dans les programmes scolaires nationaux. Depuis 1999, des sujets sur les discours de De Gaulle en 1958, le référendum, la crise morale traversée à l'époque par la France, la torture, le 17 octobre 1961 tombent au Baccalauréat. On ne peut plus, aujourd'hui, parler de "Guerre sans nom". Il reste cependant plusieurs problèmes, notamment celui de l'absence de lieux de mémoire en France consacrés à la guerre d'Algérie. On ne sait pas où visualiser cette guerre. Un deuxième problème est celui de la date commémorative de la fin de la guerre d'Algérie, qui n'existe toujours pas. Certains évoquent la date du 19 mars 1962 (signature des accords d'Evian), d'autres entendent la situer plus tard car des massacres de Harkis, des enlèvements de pieds-noirs ont eu lieu bien après mars 1962. En attendant que la question soit tranchée, aucune date de la fin de la guerre n'est fixée dans les calendriers officiels. Donc elle peut se poursuivre dans les têtes puisque ni sa fin, ni son début, ne sont commémorés.

N'y a-t-il pas là également un phénomène d'autocensure ?

En effet : une fois la guerre terminée, la société française ne voulait plus voir les images de cette guerre, elle voulait tourner la page. Il y a une sorte de voile jeté sur la guerre d'Algérie, pas simplement par l'Etat, mais par la société toute entière. Il existe un livre de Pierre Vidal-Naqué, "La Torture sous la République", publié au début des années 1970, dans lequel figurent les noms de certaines personnes torturées. C'est un remarquable travail de recension. Seulement, personne dans la société française n'a encore décidé de s'emparer de ce livre exemplaire pour le porter sur le devant de la scène ! Il y a bien un phénomène d'autocensure très puissant dans la société française. Cela correspond peut-être à ce que l'on pourrait appeler un temps de latence. La perte de ce territoire considéré comme "national" est encore ressentie comme une amputation dans l'inconscient collectif. Il faut faire un travail de deuil de

l'Algérie. Ce n'est qu'aujourd'hui, trente ou quarante ans plus tard, que l'on peut à nouveau parler de ces questions de torture, des harkis qui reviennent sans cesse. Du côté algérien, il y a des reculs dans le processus de réconciliation, quand, par exemple, le président Bouteflika vient à Paris et qu'il dit que les Harkis sont des collaborateurs... Cette réconciliation franco-algérienne très difficile est un obstacle à une reconnaissance apaisée de la guerre d'Algérie. Pour que cette reconnaissance existe, il faut des mémoires apaisées. Il faut que le traumatisme, la blessure laissent place à l'écriture scientifique et distanciée de l'histoire. Nous en sommes encore loin. Par exemple il n'existe toujours pas d'histoire de la guerre d'Algérie écrite à quatre mains par un historien français et un historien algérien.

La phase de réconciliation mémorielle entre les deux rives de la méditerranée est encore à venir.

En quoi le fait de revoir des images de cette guerre peut-il avoir un effet positif ?

Tout ce qui est dissimulé favorise l'amnésie. Les rediffusions d'archives télévisuelles autour de la guerre d'Algérie sont fondamentales, parce que ces archives sont des usines à mémoire, elles fabriquent de la mémoire. On a souvent dit de manière erronée qu'il n'y avait pas d'images de la guerre d'Algérie. La programmation de l'INA à Beaubourg prouve que ces images existent. Il faut cependant préciser de quel type d'images il s'agit, à quel moment elles ont été fabriquées et à quel moment elles ont été diffusées.

Pour l'essentiel, les images tournées pendant la guerre sont des images fabriquées à des fins de propagande. La télévision était à l'époque sous contrôle total et complet du pouvoir exécutif. Dans les années 1970, au moment de la guerre du Viêt-nam, une séparation entre le traitement étatique et le traitement journalistique des informations a été établie. Dans le cas de la guerre d'Algérie,

les images sont totalement imbriquées dans un travail de propagande étatique. Il faut donc les regarder comme telles. Les images sont filmées d'un seul côté : du côté de la propagande, de la "mission civilisatrice de la France". A ce niveau-là, elles nous renseignent sur l'état d'esprit de ceux qui combattent pour "pacifier". C'est un conflit contre un ennemi invisible, qu'on ne voit jamais. Mais ces images expriment des choses extrêmement intéressantes sur l'armée française. Elles nous montrent comment cette armée "éduque", "soigne", entreprend la "pacification". Il n'existe quasiment aucune image de la guerre entre 1954 et 1958. Les images de cette guerre ont donc été fabriquées tardivement.

A partir de quand les français ont-ils pu réellement voir ce qui se passait en Algérie ?

Les vraies images commencent sous De Gaulle, c'est à dire dans la deuxième partie de la guerre d'Algérie, avec le grand magazine "Cinq colonnes à la Une". C'est à partir de ces documents-là que l'on commence à découvrir des images montrant la vie des soldats, le départ des pieds-noirs, les Harkis.

Mais ces images-là seront également utilisées à des fins politiques entre 1958 et 1962. Elles visent à préparer l'opinion publique à la perte de l'Algérie. Ces images tendent à nous faire croire que l'armée a gagné la guerre sur le plan militaire, mais qu'il faut s'apprêter à négocier sur le plan politique. Et enfin, il y a des images qui n'ont pas été diffusées à l'époque. Ces images censurées montrent des prisonniers, des populations civiles, les désastres de la guerre... tout ce que l'on n'osait pas montrer.

Les plus célèbres images censurées sont, à ma connaissance, celles de la fusillade de la rue d'Isly, le 26 mars 1962. Ces fameuses images où des soldats français tirent sur une manifestation de pieds-noirs, faisant 43 morts en quelques minutes. Et on entend une voix qui crie de l'arrière "halte au feu! halte au feu mon capitaine !". Elles n'ont pas été diffusées sur le coup, on a pu les voir

seulement un an après les faits (en 1963 ou en 1964). Le fait de ne pas voir les images au moment où les événements se déroulent prive le téléspectateur de l'impact émotionnel cathartique qu'elles pourraient avoir. La question de la fabrication des images et de leur diffusion différée est fondamentale parce que c'est cela qui crée la sensation d'absence d'images. L'énergie télévisuelle est une énergie du direct. La force de la télévision c'est de donner l'illusion qu'elle rend compte de l'actualité dans un temps réel (à la différence du cinéma, qui nous donne à voir quelque chose auquel on s'attend). Or si on diffère la diffusion de ces images, elles perdent en énergie, en intensité et en émotion. Peut être qu'une des raisons de la sensation d'absence d'images de la guerre d'Algérie à la télévision réside dans le fait qu'elles ont été montrées après-coup.

Dans quelles conditions ces images censurées ont-elles été montrées?

Elles ont été montrées dans des documentaires qui ont été réalisés après la guerre. Par exemple, il y a le documentaire d'Yves Courrières dans les années 1970 qui a montré ces images- là mais dix ans après la guerre d'Algérie. Ensuite, il y a les images de Peter Baty dans les années 1980, vingt ans après et puis enfin il y a les images des "Années Algériennes" tournées en 1990, trente ans après. La sensation d'absence naît donc du fait que ces images sont projetées de manière très lointaine par rapport aux événements qu'elles relatent. Cette question de l'exhibition différée des images est fondamentale. Il y a énormément de choses qui ont été dites, qui ont été faites qui ont été écrites, mais pas en temps réel.

Comment avez-vous conçu la série "Les Années algériennes" ?

La série documentaire "Les Années algériennes" a été réalisée il y a dix ans, à l'occasion du trentième anniversaire des accords d'Evian. Cette série est

constituée de nombreux témoignages et d'images d'archives. Elle a pour ambition de donner la parole à des anonymes, des gens qui n'avaient pas de grandes responsabilités au moment des faits. C'est en quelque sorte la guerre vue au ras du sol. Nous avons interrogé de simples soldats pour connaître la manière dont ils avaient vécu cette guerre. Il était également primordial pour nous de faire parler des combattants de tous bords, sans privilégier une mémoire plutôt qu'une autre. Les témoignages des pieds noirs, des harkis, des Algériens immigrés en France, et bien sûr des Algériens restés dans leur pays, s'entremêlent à travers ces documentaires.

L'enjeu pour nous était de tenter de décroiser les mémoires autour de cette période. En effet, un grand conflit de mémoire demeure autour de la guerre d'Algérie : encore aujourd'hui, chacun a le sentiment d'être dans la vérité des propos qu'il tenait à l'époque (dans les années 1960-1962).

Chacun s'enfermant dans la radicalité de son point de vue, il n'y a pas eu de traversée vers la parole de l'autre.

Propos recueillis par Eugénie Barbezat

Benjamin Stora est docteur en histoire et en sociologie. Il enseigne l'histoire de la colonisation française à l'Université Paris-VIII. Il a publié de nombreux ouvrages sur l'Algérie, notamment une "Histoire de la guerre d'Algérie" (collection "repères", 1993), "La gangrène et l'oubli" (1992) et "Imaginaires de guerre" (1997) aux éditions La Découverte.